



INTERNATIONAL • GÉOPOLITIQUE

Yaroslav Hrytsak, historien : « L'Ukraine est toujours debout, contre toute attente. C'est un miracle »

Depuis l'invasion du pays par la Russie voisine, en février 2022, la société ukrainienne fait preuve d'une incroyable résilience. Mais le chemin vers une possible fin du conflit exige de redéfinir le concept de victoire, analyse l'historien ukrainien, dans un entretien au « Monde ».

Propos recueillis par Rémy Ourdan (Lviv (Ukraine), envoyé spécial)

Publié le 15 février 2026 à 06h00, modifié le 16 février 2026 à 07h17 • Lecture 7 min.

Article réservé aux abonnés



Inclus dans votre abonnement : jusqu'à 4 mois offerts à Spotify Premium.
[Activer votre offre](#)

Collage réalisé à partir de coupures de journaux ukrainiens et d'une photographie instantanée du monument de la Mère Ukraine (Musée de l'histoire de l'Ukraine dans la seconde guerre mondiale), prise à Kiev, le 16 janvier 2024. RAFAEL YAGHOBZADEH

Yaroslav Hrytsak, 66 ans, est professeur à l'Université catholique de Lviv. Historien le plus renommé vivant actuellement en Ukraine, il est l'auteur d'un livre de référence sur l'histoire du pays, *Ukraine : The Forging of a Nation* (« Ukraine : la construction d'une nation », Sphere, 2023, non traduit).

L'invasion de l'Ukraine par la Russie a commencé il y a quatre ans, le 24 février 2022. Quel bilan tirez-vous de ces années de guerre ?

La résilience. L'Ukraine est toujours debout, contre toute attente. C'est un miracle. Il n'y a pas d'explication rationnelle. En tant qu'historien j'ai souvent comparé ce conflit à la première guerre mondiale, à l'impasse sur le front, à une guerre d'usure qui s'achève par l'effondrement de l'un des belligérants. Je craignais que l'Ukraine s'effondre, en raison de ressources incomparables à celles de la Russie. Mes peurs ne se sont pas confirmées. Les gens pensent que la situation n'est actuellement pas meilleure qu'avant, mais pas pire non plus. Il y a une sorte d'optimisme limité, ce qui est un signe de résilience.

L'Ukraine a été sauvée, en 2022, par son incroyable résistance face aux colonnes de chars russes. Cet esprit de résistance est-il

toujours aussi fort ?

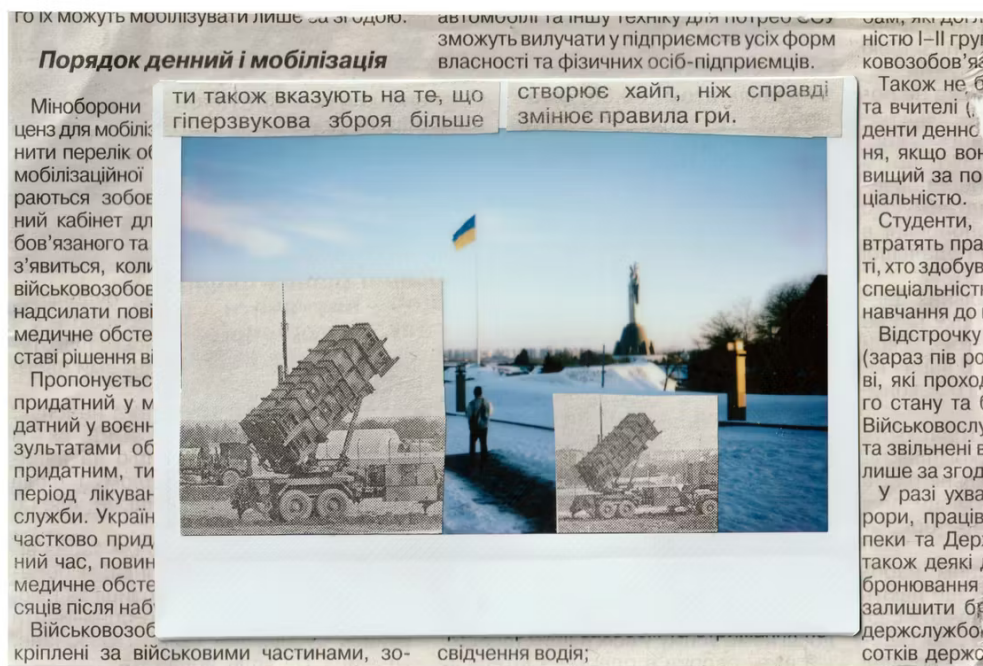
Non, et c'est un paradoxe. La résilience est très forte, mais peu de gens sont désormais prêts à combattre. Une des raisons est que le front apparaît à peu près stabilisé ; une autre est qu'il y avait alors une très forte solidarité et le sentiment de partager une responsabilité. Aujourd'hui, les gens ne croient plus qu'aller au front ait beaucoup de sens et, depuis le « Mindichgate » [le scandale de corruption qui a secoué le pouvoir ukrainien en 2025], ils ont un sentiment d'injustice. La résilience n'est donc pas convertie en résistance active. Les Ukrainiens regardent désormais ceux qui combattent comme des gladiateurs : on sympathise avec eux, mais on les laisse combattre pour nous. L'Ukraine a besoin d'un second souffle.

La guerre touche chaque individu, chaque famille. Comment le conflit a-t-il changé votre vie ?

J'ai perdu mon filleul, le mois dernier. Il a été tué près de Pokrovsk [dans le Donbass]. Jeune, intelligent, créatif, il sauvait des chats à Pokrovsk. Il y a un chat qui vit ici [à Lviv], un chat à trois pattes, probablement blessé pendant les combats. Voilà, des chats ont été sauvés, et lui non. Mon filleul a été enterré au nouveau cimetière de Lviv, parce qu'il n'y a plus de place dans l'ancien. Un de mes étudiants a aussi été tué au combat. Voilà ce que je ressens à propos de la guerre.

LA SUITE APRÈS CETTE PUBLICITÉ

La guerre, c'est un stress constant. J'ai changé de façon de voir la vie. Je suis moins égoïste, je crois. En tant qu'historien je me sens privilégié, parce que ça aide à donner du sens... Mais je ne suis plus tout à fait sûr que tout ce qu'on dit ou écrit ait vraiment un sens.



Collage réalisé à partir de coupures de journaux ukrainiens et d'une photographie instantanée du monument de la Mère Ukraine (Musée de l'histoire de l'Ukraine dans la seconde guerre mondiale), prise à Kiev, le 16 janvier 2024. RAFAEL YAGHOBZADEH

📷 Rafael Yaghobzadeh, né en 1991, à Paris, est un photographe français. Dès les années 2010, il documente les révolutions arabes et suit le sort des réfugiés, en particulier à Calais. Depuis 2014, Rafael Yaghobzadeh se rend en Ukraine et témoigne, par son travail, qui mélange les formes d'écriture, les formats, et la collecte d'objets du quotidien, de la diversité de la société ukrainienne face à la guerre. Ses photos sont publiées dans la presse française et internationale (*Le Monde*, *Libération*, *La Repubblica*, *Der Spiegel*, *Le Temps*...).

Comment la guerre a-t-elle changé l'Ukraine ?

L'Ukraine s'est homogénéisée. Il n'y a plus de gens orientés vers la Russie, ou « sensibles » à la Russie, comme on dit. L'Ukraine est plus harmonieuse, c'est une réalité. Cela a des aspects positifs et d'autres négatifs. D'un côté, nous avons moins de discussions sans fin sur la Russie ou la langue russe. De l'autre, à part des territoires, nous avons perdu en diversité. Or, la diversité a contribué à la démocratie ukrainienne, tandis que l'homogénéisation peut mener à l'autoritarisme. Je ne crois pas que la démocratie ukrainienne soit en danger, mais elle est mise au défi de la guerre.

Par ailleurs, il existe un consensus pro-occidental très fort, pour rejoindre l'Union européenne [UE] et l'Alliance atlantique, que ce soit faisable ou non. Un tel consensus aurait été difficile à imaginer avant le conflit.

Il y a en Ukraine un fort rejet de la culture russe. En même temps, beaucoup d'Ukrainiens continuent de parler le russe. Faut-il rejeter tout ce qui a un lien avec la Russie ?

Il n'est pas sage de faire complètement disparaître la culture russe en Ukraine. Celle-ci avait une position dominante du fait de son statut impérial, et doit retrouver le statut d'autres cultures, telle que la polonaise, l'allemande ou la française. Mais un effacement complet n'a guère de sens. On est dans l'émotionnel.

Lire aussi l'enquête |  [La culture en Ukraine, l'autre bataille existentielle](#)



Par ailleurs, même si le rejet antirusse actuel semble très compréhensible, après ce que Poutine a fait, l'idée qu'il n'existe pas de « bons Russes » est contre-productive : dans chaque guerre, il faut avoir des alliés de l'autre côté de la ligne de front. Le problème est de définir les critères pour distinguer un « bon » Russe d'un « mauvais ». Je suggère de poser deux questions : « à qui appartient la Crimée ? » et « êtes-vous prêts à présenter des excuses ? » ; je serais prêt à leur parler en fonction des réponses.

Vous êtes parfois critique de la façon dont l'Ukraine construit sa mémoire nationale en temps de conflit armé. Par ailleurs, le pays fait face à des récits mémoriels controversés sur la seconde guerre mondiale, comme sur le fait de mettre, ou non, sur un pied d'égalité les totalitarismes nazi et soviétique. Et l'on voit fleurir des portraits de Stepan Bandera, au motif qu'il fut un indépendantiste ukrainien, alors qu'ailleurs on le considère avant tout comme un collaborateur des nazis. Comment réconcilier ces mémoires ?

D'abord, la mémoire historique est paradoxale, elle n'est pas homogène. Elle doit ainsi être traitée avec précaution, car elle peut devenir un poison. Une fois que les dirigeants politiques commencent à parler de mémoire historique, c'est dangereux, le pire peut arriver. La Russie de Poutine constitue une parfaite illustration de cet empoisonnement.

Ensuite, depuis l'annexion de la Crimée [2014] et la guerre, les Ukrainiens se focalisent sur la lutte antirusse, symbolisée par Bandera, et ont abandonné la victoire contre Hitler à Poutine. Nous avons intentionnellement, et stupidement, effacé la participation du pays à la seconde guerre mondiale, alors que l'impact ukrainien, en nombre d'officiers et de soldats ayant combattu les nazis, qui sont morts, qui sont des héros, demeure négligé. Il est à la fois injuste et malavisé de laisser Poutine monopoliser la victoire contre les nazis. Nous devons réintégrer la seconde guerre mondiale dans notre mémoire historique.

Enfin, de nos jours, Bandera est perçu comme un symbole de résistance à la Russie. La mémoire historique, c'est aussi l'oubli. Les gens ont oublié les autres dimensions de Bandera, antipolonais et

antisémite, et le voient exclusivement comme un symbole antirusse. Un autre aspect est que, puisque Poutine décrit les Ukrainiens comme étant des bandéristes, certains réagissent en affichant Bandera comme un badge.

Dans « Ukraine : The Forging of a Nation », vous écrivez que la guerre russo-ukrainienne représente un « tournant dans l'histoire du monde ». Pourquoi ?

Le monde traverse une crise profonde. Il existe un immense point d'interrogation sur ce qui va arriver. Nous n'avons pas connu une telle situation depuis la fin de la seconde guerre mondiale. L'Europe, le continent où la fréquence des guerres fut la plus forte au monde, d'où ont émergé les guerres mondiales, a connu une sorte de miracle avec l'UE : pour la première fois dans l'histoire, il y a eu un territoire sans guerre. Mais on voit que cette expérience pourrait prendre fin.

Cela dit, le bon côté des crises est qu'elles peuvent parfois faire apparaître des solutions. La guerre en Ukraine est peut-être la crise dont l'Europe avait besoin pour se redéfinir, se renforcer. C'est un tournant, mais il arrive parfois que l'histoire refuse d'emprunter certains tournants. C'est le danger aujourd'hui, celui de rater une occasion.

Les Ukrainiens se disent persuadés que Vladimir Poutine veut attaquer d'autres pays après l'Ukraine et, à Moscou, Sergueï Karaganov, le chef du Conseil de politique étrangère et de défense, a affirmé que « la guerre [avec l'Europe] a déjà commencé ». Pourtant, peu d'Européens y croient...

Nous, Ukrainiens, n'y croyions pas non plus, avant la guerre. C'est la condition humaine : les gens veulent tenir les conflits loin d'eux le plus possible. C'est une fuite, parce qu'il est trop fou, trop dangereux, d'y penser. Nous n'avons pas cru que la guerre arrivait, même si cette croyance était une aberration. Comme nous avons vécu quelques décennies sans conflit majeur, nous avons pris la situation pour acquise. Nous avons tendance à penser que la guerre ne viendra jamais jusqu'à nous.

Nul ne sait ce que Poutine pense réellement, mais il est obsédé par l'Ukraine. D'une certaine façon, c'est une guerre personnelle. Cela ne veut pas dire que les Russes ne le soutiennent pas, mais je crois que, sans Poutine, ce conflit n'aurait pas eu une telle ampleur. Poutine, qui parle le langage des criminels, qui a un état d'esprit criminel, se sent humilié par l'Ukraine et l'Occident. Il cherche donc la vengeance, il doit faire mal, il doit détruire. Je ne dis pas qu'il va forcément attaquer l'Europe, mais ce scénario ne peut pas être exclu.

Volodymyr Zelensky a longtemps évoqué la nécessité d'une « victoire ». Depuis l'ouverture de négociations pour mettre fin au conflit, il parle de la nécessité d'une « paix juste ». Qu'est-ce qu'une paix juste ?

Nous avons un peu peur de la paix, mais ne désirons rien tant que la paix. Comme nous l'avons écrit dans le manifeste « Survivre. Endurer. Triompher » [publié le 1^{er} décembre 2025 dans *Ukrainska Pravda*], il faut redéfinir le concept de victoire. La clé est que la Russie n'ait aucune victoire stratégique. Et l'Ukraine doit quitter l'espace russe. Cela ne se fera pas nécessairement en récupérant tous les territoires. Cela peut signifier des sacrifices. Une victoire serait de quitter un espace géopolitique très dangereux pour rejoindre l'espace européen.

On ne peut pas vaincre militairement la Russie, c'est un fait, mais on pourrait faire en sorte que le régime de Poutine s'effondre. Ce serait une nouvelle stratégie. Il faudrait alors peut-être accepter que cette guerre dure longtemps.

Comment imaginez-vous la paix ?

La fin de la guerre, ce serait la fin des attaques militaires, des vols de drones. Ce serait mon fils et mes étudiants revenant du front. Pour citer Hérodoté : « En temps de paix, les fils enterrent leurs pères. En temps de guerre, les pères enterrent leurs fils. » C'est une définition très simple, très réaliste. Donc, si la guerre s'arrête, ce cauchemar s'arrête.

Rémy Ourdan (Lviv (Ukraine), envoyé spécial)

Le Monde Guides d'achat

Découvrir



Blenders

Les meilleurs blenders

Ponceuses triangulai

Les meilleures ponceuses triangulaires